

GÉRALD
DARMANIN

**CHRONIQUES
DE L'ANCIEN
MONDE**

Quand la droite s'est perdue

Éditions de
L'Observatoire



Chroniques
de l'ancien monde

Gérald Darmanin

Chroniques
de l'ancien monde

Quand la droite s'est perdue

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0100-7
Dépôt légal : 2017, novembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2017
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À mon grand-père,
l'adjudant-chef Moussa Ouakid,
14^e régiment des tirailleurs algériens.*

« Au fond des victoires d'Alexandre,
on retrouve toujours Aristote. »

Charles de Gaulle

Avant-propos

Ça a commencé comme ça.

Par la défaite. En politique, ça commence souvent par une défaite.

Après trois présidentielles gagnées et deux législatives victorieuses, la droite perd, de peu, la présidentielle de 2012. Avec elle, la majorité parlementaire. Avec elle, le pouvoir.

Mais les responsables de l'UMP savent que l'alternance ne signifie plus la fin de la V^e République. L'alternance signifie, au contraire, la consolidation des institutions léguées par le général de Gaulle. La consolidation du régime.

Oui, l'alternance politique permet la nécessaire respiration démocratique de la vie politique. Cette République n'est décidément pas un coup d'État permanent. Et l'alternance, ce n'est pas si grave finalement... Tout le monde le sait bien.

D'ordinaire, après leur victoire, les partis au pouvoir connaissent un état de grâce. Puis, rapidement, le climat de confiance se détériore. La rentrée de septembre devient un calvaire politique. Quelques mois après leur élection, les gouvernants sont impopulaires.

Commence alors pour eux un long chemin de croix. L'épreuve du pouvoir. L'épreuve du faire. Les Français, ces électeurs éminemment politiques, châtient ceux qui n'appliquent pas leurs programmes et punissent durement ceux qui l'appliquent. La roulette belge. On perd à tous les coups.

Pendant ce temps-là, les partis dans l'opposition se reconstruisent. Ils remportent souvent les élections locales intermédiaires. Surtout, ils en profitent pour renouveler leur personnel politique, leurs pratiques, leurs projets. Ils se remettent en cause. Ils se posent la question : pourquoi la défaite ? Ils se disent : plus jamais ça.

Au lendemain de la défaite de 2012, pour l'UMP, le scénario, mille fois répété, s'est déréglé.

La droite aurait dû se poser, réfléchir, construire. Elle ne l'a pas fait. Elle en a été empêchée. Définitivement.

La politique a tué la fiction. Les « affaires » se sont succédé à un rythme de derviches tourneurs. Elles sont apparues plus extravagantes les unes que les autres, plus invraisemblables les unes que les autres. Les petits faits vrais, comme disait Stendhal, ont enclenché des mécaniques mortelles. Les événements ont tout bousculé. Les certitudes se sont effondrées. Rien n'allait plus.

En 2017, les hommes politiques les plus importants de notre pays ont été balayés par le peuple et ses soubresauts. En quelques semaines, plus de Sarkozy, Hollande, Juppé, Valls... Fillon. Du jamais vu dans l'histoire de la démocratie française. Deux anciens présidents. Trois anciens Premiers ministres.

L'élection n'était plus une présidentielle, c'était un ball-trap.

Généralisé, le système des primaires a transformé la nature du jeu démocratique : le chamboule-tout électoral a renversé toutes les tendances, a déjoué tous les pronostics, a mis fin à toutes les assurances.

Le système d'information des citoyens s'est métamorphosé à la vitesse de la lumière. Il a, par son emballement, son instantanéité, ses révélations, changé la donne comme jamais. Poussée par des médias alternatifs à la portée de chaque citoyen, de chaque électeur, de chaque pouce sur un clavier numérique, l'opinion est devenue folle. Gustave Le Bon appliqué à la modernité.

Les élections imperdables le deviennent. Les candidatures évidentes ne vont pas jusqu'au bout. Les équipes les plus chevronnées éclatent en mille morceaux.

Certes, la France n'était pas isolée dans cette folie de l'emballement. Le monde qui l'entoure a donné le rythme du fracas et de l'in vraisemblable : la victoire de Tsipras, le Brexit, l'élection de Trump, le retour du tsarisme en Russie, le coup de force d'Erdogan, la constitution incroyable d'un véritable État terroriste à quelques centaines de kilomètres de nos côtes.

On aurait dû se méfier.

Mais nous ne nous sommes pas méfiés. Nous pensions, comme dans le beau roman sicilien, que tout allait changer pour que rien ne change.

Nous étions à la fin d'un cycle. Nous n'avons pas voulu le voir. Pas voulu constater qu'un monde était

terminé et qu'un autre jaillissait. Pour la classe politique, les hommes et les choses étaient éternels. Nous étions arrivés à la « fin de l'histoire ». Réflexion bien commode et comportement de bourgeois. Réflexes d'hommes et de femmes d'habitude. Réflexe mortel.

Mais, comme la nature, la politique finit toujours par reprendre ses droits. Fidèle à ses soubresauts passés, à ceux qui ont fait les révoltes et les révolutions, la mère politique se rappelle à nous... Elle est la plume de l'histoire, elle peut tout changer : les hommes, les idées, les règles.

Comme quelques autres, j'ai eu la chance d'être le témoin, modeste mais privilégié, de ce drame qui a emporté toutes les certitudes du monde d'avant. La droite n'a pas vu qu'elle était dans l'erreur. La droite n'a pas vu qu'elle allait perdre l'imperdable.

Voici une chronique subjective de cet ancien monde qui se meurt.

L'Assemblée nationale n'est jamais aussi pleine que le jour de son installation. Rien de plus normal. Sous la V^e République, le député sert principalement à une chose : apporter sa confiance au gouvernement. Sa grande utilité institutionnelle, c'est son élection. Pour donner une majorité stable au gouvernement. Comme le bourdon qui féconde, celui qui siège au Palais-Bourbon peut, si l'envie lui en prend, disparaître après son élection : le fait majoritaire, c'est le pouvoir assuré pour le gouvernement. Un jour, il faudra revoir tout ça...

Ce matin-là, il revenait aux six plus jeunes élus de se retrouver dans le cabinet du Départ, pour accompagner, en procession, le doyen d'âge vers l'hémicycle. Cabinet du Départ, galerie de Lassay, salle des pas perdus, hémicycle. Tout cela sous les roulements de tambour de la garde républicaine. Roulements donnant la solennité du moment, roulements résonnant dans la grande salle en marbre des pas perdus, roulements des tambours et militaires en armes montrant la soumission de l'armée au peuple. Ceux qui font mon portrait écrivent qu'il y a un

goût de revanche sociale : il n'y a en fait que la joie de participer à l'histoire de France.

Le cabinet du Départ abrite le bureau où Napoléon signa son abdication. Depuis, plus personne ne travaille là, plus personne ne s'assoit là, plus personne ne signe un courrier sur ce maudit bureau. La France a ses superstitions. La République les respecte.

Arrivé bien avant l'heure, j'ai eu le temps de l'observer, ce bureau. Porte-t-il vraiment malheur ? Seul avec lui, je le regarde. Je ressens l'humiliation qui court dans son bois... Il faut croire aux forces de l'esprit. Napoléon, es-tu là ?

La deuxième à arriver dans la pièce est Marion Maréchal Le Pen. Elle me salue courtoisement et nous commençons à discuter, le trac au ventre, de ce qui nous attend, de ce salon si particulier. Observation. Elle est loin d'être antipathique. Si elle venait juste ici en visiteuse, avec le groupe des électeurs curieux de la circonscription, je la trouverais même charmante. Mais elle n'est pas venue en visiteuse. Elle est venue en propriétaire. Et, heureusement, elle n'est pas de ma circonscription...

Marion Maréchal Le Pen est dangereuse. Bien plus redoutable que sa tante. Leur grande différence, c'est que la nièce travaille. À coup sûr, c'est par elle que le scandale arrivera...

Les autres jeunes députés ne la saluent pas forcément, mais ils me disent tous bonjour. Re-observation. Elle ne se vexe pas. Elle a dû endurer plus graves affronts. Nous aurions tous pu être copains de fac ou compagnons de boisson dans une soirée étudiante.

Mais nous étions là pour la politique, et cela change tout.

En attente du départ de la procession, nous entendons, au loin, les premiers sons des tambours. La République nous appelle.

Je suis juste à côté d'elle, elle, la benjamine de l'Assemblée, moi, le benjamin. Elle me dit :

— C'est idiot, quand même, de ne pas se saluer. Vous, vous m'avez dit bonjour. Vous avez raison, on risque de se recroiser souvent dans les années à venir. Autant que l'on adopte dès le début des relations civilisées, non ? Quelque chose me dit d'ailleurs que nous nous recroiserons effectivement souvent, car...

Elle est interrompue par les huissiers à la chaîne ouvrant d'un coup d'un seul les portes du cabinet du Départ. Nous voilà lancés à l'assaut de l'Assemblée nationale, à l'assaut de son hémicycle. Sous le roulement des tambours, devant les sabres étincelants de la Garde, je me demande bien quelle était la suite de sa phrase...

La politique est « un art simple tout fait d'exécution, il n'y a rien de vague, tout y est de bon sens, rien n'y est idéologie », pour plagier Napoléon.

Et, en effet, le vrai politique comprend instinctivement le pragmatisme et le stoïcisme : il y a des choses qui lui échappent et il faut l'accepter.

Mais la politique est aussi un art de l'adaptation : il faut être prêt quand l'occasion se présente. Certains appellent cela l'opportunisme, d'autres le sens politique.

Et faire de la politique, c'est avoir un esprit d'équipe et une forte individualité. Être capable de chasser en meute tout en étant solitaire. Aimer l'aventure personnelle et faire partie d'un groupe. La politique, c'est l'art de manier les contraires, de résoudre les paradoxes, de dompter les contradictions.

Et il faut aller vers ce monde compliqué avec quelques idées simples.

La première est qu'une élection est un concours, pas un examen. Dans le domaine électoral, tout est relatif. Vous ne gagnez pas parce que vous êtes bon. Vous gagnez parce que vous êtes le meilleur.

On n'est pas sérieux quand on a 34 ans.

Mais quand le téléphone sonne, quand on se rend au rendez-vous fatal, on prend conscience que le moment est historique et que le choix est binaire.

Sortant de l'Élysée par la grille du Coq, la veille de la nomination du Premier ministre, je me souviens des vers de cette chanson de Brel : « L'avenir dépend des révolutionnaires, mais se moque bien des petits révoltés. » Que faire... ? Rester un petit révolté ?

Voilà que l'on me propose de servir mon pays et mon idéal : celui d'une France qu'il faut relever et où tout, ou presque, va mal : l'économie, l'éducation, les finances publiques, sa place dans le monde, sa vocation européenne, sa communauté nationale.

Voilà que je peux défendre ce en quoi je crois : le travail doit payer, les impôts doivent baisser, la France doit se moderniser, le capital et le travail doivent être réconciliés par la participation, la sécurité doit être restaurée, le communautarisme combattu et les religions respectées. Voilà que je peux préférer mon pays à mon parti.

Doit-on beaucoup hésiter avant de franchir le Rubicon ?

J'appelle un vieil ami de droite pour qui j'ai beaucoup de respect.

Seul, sur le trottoir, le téléphone à la main dans la langueur de cette soirée d'été, j'écoute la sonnerie dans le vide. Il décroche.

J'attends qu'il me dispute. Il n'en est rien. À la fin de mon explication, au moment où je lui demande si je dois accepter, il me dit cette phrase :

— Si tu refuses, tu ne m'appelles plus jamais.